

# YASMINE CHAR, DE LA GUERRE À LA LUMIÈRE

La directrice de L'Octogone vit sa dernière saison au théâtre de Pully, avec la création de sa nouvelle pièce. Rencontre avec une femme au cœur ardent.

PAR NATACHA ROSSEL - PHOTOS ODILE MEYLAN

**Y**asmine Char est une femme de défis. Son regard de velours, déterminé quoique teinté d'une mélancolie, porte vers le lointain. Vers l'avenir, la beauté du monde. Depuis quinze ans qu'elle dirige L'Octogone, théâtre de Pully, elle tisse une programmation intense, passionnée. Nous l'avons rencontrée à l'heure d'ouvrir les feux de sa dernière saison avec la pièce «Cléopâtre, la reine louve». On ose l'analogie: comme la reine d'Égypte, Yasmine Char est une battante.

Son enfance marquée par une série de ruptures et de deuils a animé en elle une pulsion de vie, une positivité à toute épreuve. «Mais c'est à double tranchant, observe-t-elle. Ce vécu m'a donné une dureté, que ma famille a pu me reprocher, ce à quoi je rétorquais que je ne serais pas arrivée là si je m'étais mise à pleurer et que j'avais attendu que quelqu'un me console.»

Car Yasmine Char a un obus dans le cœur – la formule est du dramaturge libanais Wajdi Mouawad. De son Liban natal, elle évoque les odeurs et les bruits «dans le bon sens du terme, celui de la vie dans toute son expression». Elle naît à Beyrouth, d'une mère française et d'un père libanais, en 1963. Première fêlure, le départ de sa mère, qui abandonne la fillette et ses quatre frères. Peu après, son père décède tragiquement. Elle a 9 ans. Sa famille paternelle élève la fratrie dans la rigueur. En 1975, la guerre éclate, elle voit voler en éclats la maison dans laquelle elle a grandi. Ses jeux enfantins au cœur du brasier? Collectionner

des fragments de bombe. «Nous avions une forme d'insouciance. Pour nous, c'était un terrain de jeu, tandis que les grands avaient le souci de nous nourrir, de fournir le quotidien.»

L'adolescence se passe dans le même état d'esprit. «Quand il y avait les bombardements, on allait dans les boîtes de nuit. Comme on ne pouvait pas sortir, on faisait la fête jusqu'au matin. Cela m'a donné une certaine acuité, quand même... la peur de la mort fait que vous vivez les choses autrement.» Yasmine Char ne comprendra que plus tard que son enfance a été abîmée par les bombes. «C'est quand j'ai eu mes enfants que je me suis rendu compte du choc que ça avait dû provoquer dans ma tête de fillette.»

## Du Liban à Lausanne

À l'aube de sa vie d'adulte, furieusement indépendante, elle quitte sa famille. Dès ses 18 ans, elle travaille au CICR pour payer ses études en Lettres, rencontre son premier mari, puis décide de quitter le Liban. Avec pour seul bagage une valise recelant quelques souvenirs et des cadeaux d'adieu de ses amis. Elle raconte: «En chemin pour la Suisse, nous sommes passés par le sud de la France pour assister à un mariage. Notre voiture a été cambriolée et ma valise volée.» Une fois de plus, elle apprend à laisser le passé derrière elle. Elle s'invente une nouvelle vie, ou plutôt mille, avec son mari en mission au CICR. Puis, une nouvelle rupture la ramène au Liban. À 30 ans, elle divorce,

«En chemin pour la Suisse, nous sommes passés par le sud de la France pour assister à un mariage. Notre voiture a été cambriolée et ma valise volée.»





**«En fait... Je ne suis pas inquiète et je me dis que ce n'est pas normal que je ne sois pas inquiète. Je suis très humble face à ça parce que je crois des choses, mais peut-être qu'elles ne seront pas forcément justes.»**

repart à Beyrouth, mais se sent corsetée. Elle s'envole à nouveau pour la Suisse, rencontre son deuxième époux, Thierry Wegmüller, entrepreneur et patron du D! Club à Lausanne. Ils ont deux enfants.

Dans ce parcours émaillé de déchirures, la littérature devient très tôt son alliée. «Je me souviens avoir lu une nuit entière, puis d'avoir levé la tête, et mon chagrin était passé, parce que le livre avait été formidable. Et le théâtre, le cinéma, c'est la même chose, c'est une manière d'affronter le monde sans résignation. C'est si important que cette beauté-là existe.» L'écriture la libère à son tour. Du théâtre, d'abord, puis elle publie «La main de Dieu», «Le palais des autres jours» et «L'amour comme un empire», cycle de trois romans inspirés de sa vie, autour du Liban, l'enfance, la solidarité, les réfugiés. Aujourd'hui, elle aspire à arpenter d'autres territoires littéraires. Elle confie: «Je me suis levée un jour et j'en ai eu marre de penser à moi, d'écrire pour avoir de la reconnaissance, pour qu'on parle de moi. J'aimerais écrire d'une autre manière, mais je ne sais pas encore comment.»

## Nager tous les matins

Sa nouvelle pièce de théâtre, «Ami(s)», amorce la fin d'un autre cycle, celui de ses quinze ans à L'Octogone. La trame se noue lorsque Sam, une star capricieuse en pleine crise existentielle, et Carl, homme discret en quête de justice, se retrouvent face à face dans une télécabine... Son inspiration?

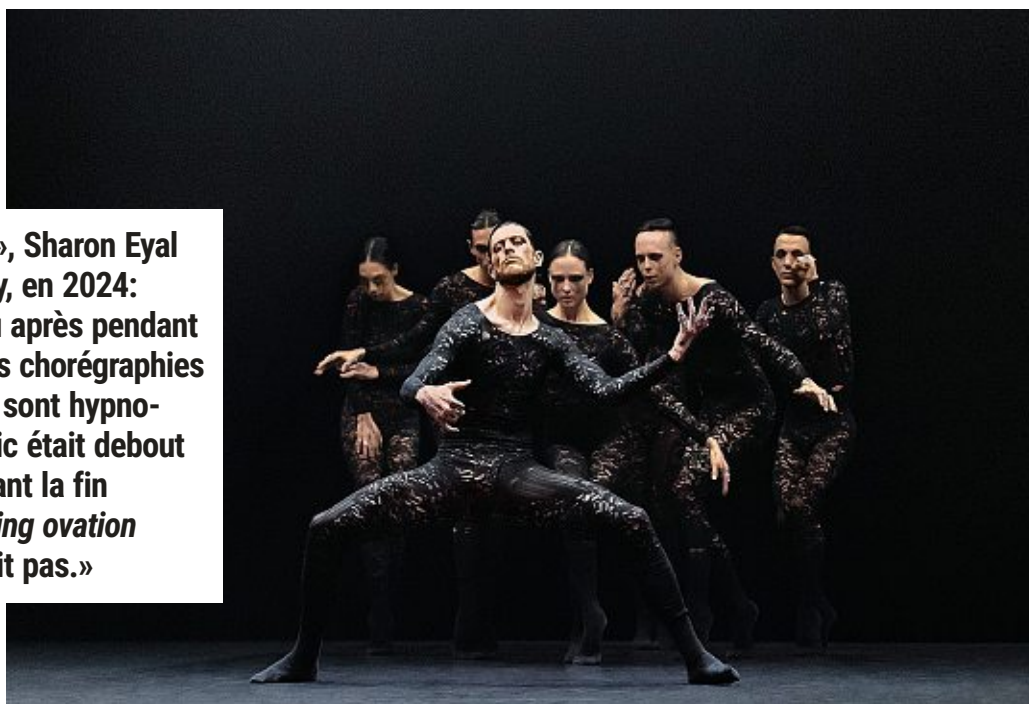
Elle rit: «Parfois, en fin de saison, je n'arrive plus à aller dans les loges tellement je n'en peux plus des artistes!» Cette comédie sera créée cet automne, dans une mise en scène signée Sandra Gaudin, avec Thierry Romanens, Nicolas Rossier et la participation de La Gale.

Jusqu'en juin, Yasmine Char accompagnera un défilé d'artistes sur les planches, avant de voir le rideau se baisser une dernière fois. Et après? «En fait... Je ne suis pas inquiète et je me dis que ce n'est pas normal que je ne sois pas inquiète. Je suis très humble face à ça parce que je crois des choses, mais peut-être qu'elles ne seront pas forcément justes.» Mais le plan d'attaque est prêt: tous les matins, elle ira nager – elle a été championne de natation au Liban. «Je vais me couper les cheveux très courts, car les cheveux longs c'est casse-pieds à la piscine.» Puis elle ira écrire, à la bibliothèque. Mais pas question de tomber dans la routine. Un nouveau défi l'attend, un projet dans l'humanitaire. Elle qui a vécu la guerre, la situation à Gaza la hante. «Ça ne suffit pas de s'indigner. J'ai donné de l'argent, donné un coup de main ici ou là, mais il me fallait agir concrètement. Avec ce projet, je me sens heureuse.»

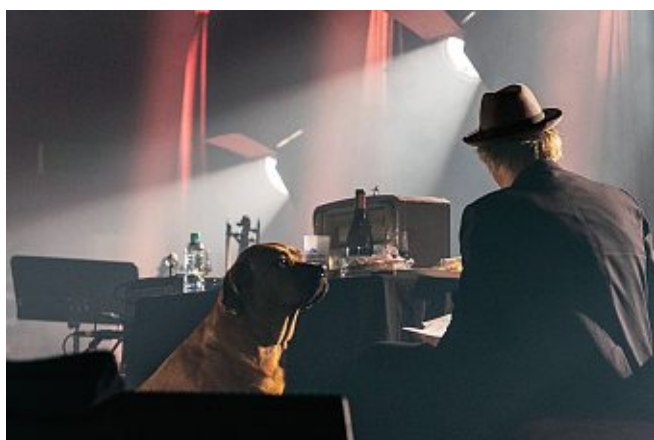
L'écrivaine entend aussi sillonner le pourtour méditerranéen en train. Dans ses bagages, de quoi écrire, pour raconter le monde autrement. Nourrie d'art, de littérature et de poésie. Le regard lumineux, elle dit les vers de Baudelaire: «La mer, la vaste mer, console nos labeurs»...

*«Ami(s)», au Théâtre de L'Octogone, du 30 octobre au 1<sup>er</sup> novembre*

«Into the Hairy», Sharon Eyal Dance company, en 2024: «Je lui ai couru après pendant des années. Les chorégraphies de Sharon Eyal sont hypnotiques. Le public était debout dix minutes avant la fin pour une *standing ovation* qui n'en finissait pas.»



«Un pedigree», en 2009: «Seul en scène d'Edouard Baer d'après un roman de Patrick Modiano ou lorsque deux talents hors norme fusionnent. Inoubliable!»



Peter Doherty, en concert en 2022: «Il est libre Peter, et poète, et dandy. La salle s'est remplie en une semaine, il a conquis le public en un clin d'œil.»

## SA BOOKLIST

► «Le maître et Marguerite»

**Mikhaïl Boulgakov**

Robert Laffont/Pavillons poche

► «Un barrage contre le Pacifique»

**Marguerite Duras**

Éd. Gallimard/Folio

► «Les années»

**Annie Ernaux**

Éd. Gallimard/Folio

► «Canada»

**Richard Ford**

Éd. de l'Olivier

► «L'insoutenable légèreté de l'être»

**Milan Kundera**

Éd. Gallimard/Folio

► «Apeirogon»

**Colum McCann**

Éd. 10/18 (poche)

► «La tache»

**Philip Roth**

Éd. Gallimard/Folio

► «Un bonheur parfait»

**James Salter**

Éd. Points (poche)

► «Ce qui reste de nos vies»

**Zeruya Shalev**

Éd. Gallimard/Folio

► «Orlando»

**Virginia Woolf**

Éd. Gallimard/Folio

